

Note sur l'âge du (proto)gascon

Autor(en): **Chambon, Jean-Pierre / Greub, Yan**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **66 (2002)**

Heft 263-264

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-400054>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOTE SUR L'ÂGE DU (PROTO)GASCON

0. Introduction

0.1. Sauf erreur de notre part, ni Baldinger (1958, 285-9), ni Rohlfs (1970, 2), dans l'exposé des résultats généraux de leurs travaux classiques, ne se sont explicitement prononcés sur l'âge du gascon. Pas davantage Bec (1995) ou Ravier (1991, 85-91) dans leurs synthèses sur l'occitan. L'entité gasconne paraît n'avoir pas de place dans le modèle de la fragmentation proposé par Wartburg (1967) ou dans celui – de stricte obédience comparatiste – de Hall (1974-1983)⁽¹⁾. Le fondateur des études gasconnes écrivait: «La langue parlée dans ces limites apparaît constituée, avec ses caractères spéciaux, dès le XI^e siècle» (Luchaire 1879, 201). Dans une contribution consacrée à l'occitan, Wheeler (*in*: Harris/Vincent 1988, 246) indique, sans plus de précision: «Gascon diverged at a very early stage in both phonology and morphology».

0.2. Nous nous proposons de prendre pour base de la présente discussion les particularismes qu'on s'accorde à retenir, dans une tradition qui remonte à Luchaire (1879, 202 *sqq.*), comme ceux «qui distinguent le gascon des autres idiomes du territoire galloroman» (Baldinger 1958, 244). À savoir:

- (1) $F > h$
- (2) $N > \emptyset / V-V$
- (3) $LL > r / V-V$
- (4) $LL > t / V-\#$
- (5) $MB, ND > m, n / V-V$
- (6) $\emptyset > a / \#-\bar{r}$
- (7) fusion de B et de w⁽²⁾.

(1) La question qui nous intéressera n'est pas traitée par Wüest (1979, 363, 365-8).

(2) Bourciez (1936, 2-3) met en avant ces mêmes traits sauf (5). Gavel (1936, 37) signale les sept traits relevés par Baldinger, traits qu'il considère comme «les principaux phénomènes dans lesquels on a cru découvrir des substrats ibériques»; il y ajoute la conservation des sourdes intervocaliques et l'existence de *s* apicale. Ronjat (1930-1941, § 847) mentionne une dizaine de particularismes phoniques dont six retenus par Baldinger – il écarte (6). Bec (1995, 45-7) utilise les mêmes traits que Baldinger auquel il ajoute le maintien de /k^w/

Il s'agit là de sept *innovations*⁽³⁾. Personne ne doute, en outre, que ces innovations remontent à l'époque pré littéraire: «tous ces traits sont très anciens puisqu'ils apparaissent [...] dès les premiers textes» (Baldinger 1958, 263)⁽⁴⁾; de sorte que «le gascon offre dès ses premières attestations tout l'arsenal de ses caractéristiques propres» (Allières 1995, 450).

0.3. Par une décision que nous savons être réductrice, mais en nous autorisant de la tradition et du *consensus omnium*⁽⁵⁾, nous considérerons dans ce qui suit les particularismes phoniques énumérés ci-dessus comme les caractéristiques linguistiques intrinsèques du 'gascon-par-définition'. Nous chercherons à établir à quelle date il est possible de dire que les changements phonético-phonologiques définitoires du gascon ont déjà tous commencé à prendre effet (sans avoir nécessairement atteint les résultats médiévaux ou contemporains). Nous chercherons donc à établir l'âge du protogascon-par-définition.

0.4. Les changements phoniques à l'intérieur d'une lignée évolutive ne peuvent être observés que dans la comparaison d'états de langue successifs et distincts⁽⁶⁾. On sait qu'il y a eu à un moment évolution⁽⁷⁾, mais

et /g^w/ et la vocalisation de /l/ final. Bec (1970, 514-5) ne retient pas le trait (7), mais ajoute le maintien de /k^w/ et /g^w/ et la vocalisation de /l/ final ainsi que l'évolution de -ARIU. La carte de synthèse de Rohlf's (1970) comporte six des sept traits de Baldinger, à l'exception de (7), et y ajoute le traitement *praube*. Wüest (1979, 366-7) utilise les mêmes traits que Baldinger, traits auxquels il ajoute le maintien de /k^w/ et /g^w/ et la vocalisation de /l/ final. Les traits retenus par Baldinger correspondent aux neuf premières caractéristiques du consonantisme gascon citées par Allières (1995, 452).

- (3) «Note that only common innovations are indicative of [...] a special relationship. Common archaism (or inheritance) can be found between any two members of a larger language family» (Hock 1986, 579); cf. Fox 1995, 220.
- (4) Formulation plus exacte chez Wüest (1979, 336-7): «Les textes les plus anciens attestent déjà toutes [l]es particularités gasconnes, à l'exception [...] du changement F > h».
- (5) Cf. Bourciez 1936, 3; Allières 2001, 18. Comme les changements phoniques sont aussi les plus facilement situables dans le temps, ils se trouvent être ceux qui contribuent le plus facilement à notre objectif. Pour un exposé de l'ensemble des caractéristiques phoniques et morphosyntaxiques du gascon («par rapport à l'occitan classique» [?]), v. Allières 1995, 451-3 et 454-63 pour le gascon écrit médiéval. Nous laissons de côté l'aspect aréologique; cf. en particulier Baldinger 1958, 247-4 (avec cartes) et, pour l'ancienne scripta, Allières 1995, 456-7.
- (6) On met à part la prise en compte du témoignage des observateurs contemporains.
- (7) Par commodité, parce que cela seul est atteignable et parce qu'il n'y a que cette façon de raisonner, on suppose que cette évolution a lieu dans un moment. Cette simplification n'a pas nécessairement de très graves consé-

celle-ci n'est pas observable, du moins pour les périodes qui nous intéresseront. Le mot *changement* est commode – et on peut le conserver pour nommer les faits traités ici – mais il peut induire en erreur en identifiant les deux concepts: évolution (réelle, inobservable); correspondance entre états (construction du linguiste, observable). On prendra garde à ne construire une chronologie relative que sur des faits ordonnables chronologiquement: de l'observation des correspondances entre états, on peut déduire des règles d'évolution phonétique, et c'est sur le début et la fin d'activité de ces règles que se construit la chronologie relative.

1. Les changements

Nous examinerons à présent, du point de vue de leur chronologie, chacun des traitements phonético-phonologiques innovateurs et particularisants du gascon-par-définition. Pour ne pas alourdir la présente note, nous nous en tiendrons pour l'essentiel, et sans rechercher la complétude bibliographique, à interpréter les données et les analyses des classiques: Ronjat (1930-1941), Rohlfs (1970) et surtout Bec (1968), auteur dont nous admettrons, en principe, les vues.

1.1. (1) [f] > [h]

1.1.1. La règle (1)⁽⁸⁾, que nous avons énoncée ci-dessus sous la forme qu'on lui donne habituellement, résume de façon légèrement trompeuse deux procès distincts.

1.1.2. Dans un premier temps, «la Gascogne et une partie de l'Espagne du N. ne semblent pas avoir participé au changement phonét. général qui, au I^{er} siècle après J.-C., a fait passer les bilab. latines (*w* et *ϕ*) à des labiodent. (*v* et *f*)» (Bec 1968, 118). Ces territoires se singularisent donc d'abord par un archaïsme⁽⁹⁾ avant d'innover, dans un second temps, [ϕ] > [h]. La labiodentalisation de [ϕ] est plus souvent placée au second siècle

quences, si on récupère l'épaisseur perdue a) par la prise en considération de la durée d'activité de la règle d'évolution; b) en tenant compte de la coexistence dans le même état de langue de plusieurs variétés; c) si on se rappelle que ce n'est pas l'entier du processus physiologique qui intéresse le linguiste, mais le moment de la réorganisation.

(8) Luchaire 1879, 204-8; Rohlfs 1970, §§ 460-4; Baldinger 1958, 247-8; ALG 2115-16; Wüest 1979, 266, 268-9.

(9) Le refus de la labiodentalisation caractérise, outre le gascon, un certain nombre d'isolats périphériques: certains parlers calabrais, moldaves, macédo-roumains, sardes (v. LLoyd 1987, 215; Lausberg 1970, § 302).

qu'au premier⁽¹⁰⁾ On peut supposer qu'au moment de la diffusion du latin en Gascogne les deux réalisations existaient dans la langue, mais que la variété diffusée connaissait [ϕ], la plus archaïque⁽¹¹⁾.

1.1.3. Le changement [ϕ] > [h] – changement auquel nous réserverons l'étiquette (1) et que nous symboliserons par ϕ-GLOTT – n'est pas situable par le moyen de la chronologie relative. De plus, le graphème <h> n'apparaît que tardivement dans la scripta gasconne (Allières 1995, 456)⁽¹²⁾. Quant à la chronologie, Bec (1968, 118; cf. encore 177) suit Gavel qui «considère, *a priori*, comme possible qu[e l'évolution] se soit produite au x^e siècle qui, «tant en France qu'en Espagne, paraît avoir été une période de forte transformation à des points de vue divers et notamment au point de vue linguistique»». Il n'est pas besoin de souligner que cette argumentation est des plus sommaires et des plus faibles. Selon Dinguirard (1977), le témoignage de Virgile de Toulouse, «grammairien des environs du 6^e siècle» attesterait «la réalisation *h* du phonème latin *f*»; cette interprétation ne nous semble pas, cependant, formellement établie. Ronjat (1930-1941, § 251) argumente de façon indirecte en tirant parti des emprunts aux mots germaniques en /h-/⁽¹³⁾. Il indique que l'évolution qui nous intéresse «devait être accomplie à l'époque des établissements germaniques en Gaule, car germ. *h* est représenté par aq. *h* dans des emprunts dont plusieurs au moins sont probablement directs»⁽¹⁴⁾, étant entendu que le changement (1) est la seule source ancienne de /h/ en gascon⁽¹⁵⁾. Les termes imprécis employés par Ronjat («époque des établissements germaniques

(10) Cf. Wüest (1979, 268-9): «la prononciation labiodentale de /f/ est attestée dès le II^e [siècle] après J.-C. par le grammairien Terentius Maurus», mais Maniet (1975, 27): «[à] l'époque classique, [...] *f* était devenu *labiodental*».

(11) On écarte comme moins économique l'hypothèse selon laquelle la Gascogne aurait d'abord connu [f] et serait revenue à [ϕ]; cette hypothèse aurait d'ailleurs pour conséquence de remonter la chronologie, en faisant remonter à avant [ϕ] > [h] (datable par ailleurs, cf. § 4) la phase incipiente du changement.

(12) En espagnol, le premier exemple documentaire date de 863 (Lloyd 1987, 216).

(13) L'adaptation ne se note qu'en début de mot: germ. /h/ s'amuit en gascon à l'intervocalique (Ronjat 1930-1941, 1, 51). – Pour ce qui est du gotique, «tout le monde admet qu'à l'initiale devant voyelle, *h* ne marque plus qu'un souffle sourd» (Mossé 1969, 42); cf. Braune 1966, § 61.

(14) Cf. Allières 1995, 456. Le scepticisme de Millardet (1923, 247-8), adopté par Bec (1968, 115), quant à l'existence d'emprunts directs au germanique en gascon, semble exagéré.

(15) Les cas de phonosymbolisme (Bec 1968, 115) doivent naturellement être mis à part.

en Gaule») ne permettent pas de préciser s'il avait en vue les établissements wisigotiques ou les établissements francs postérieurs; il paraît cependant probable que par emprunts «directs» au «germ.», il entendait des emprunts au gotique et non au francique.

1.2. (2) N > Ø / V-V

1.2.1. Il convient de distinguer plusieurs étapes, mises en évidence par Bec (1968, 40), dans le processus représenté globalement par (2)⁽¹⁶⁾: (i) nasalisation régressive partielle de la voyelle précédant /n/; (ii) nasalisation complète, vélarisation de /n/, changement de la coupe syllabique; (iii) passage de [ŋ] à une constrictive, puis amuïssement; (iv) enfin, dans la plupart des parlers, dénasalisation de la voyelle.

1.2.2. L'application de la règle (2) est située par Bec (1968, 40 et n. 3) «aux alentours du VII^e siècle»; par Wüest (1979, 259), aux «VIII^e ou IX^e siècles environ». Ronjat (1930-1941, § 298) dit plus vaguement «au haut moyen âge»⁽¹⁷⁾.

1.2.3. Le changement (2) est globalement contemporain de l'effacement des voyelles inaccentuées finales autres que /a/: dans PANE, par exemple, «la chute de la voyelle finale a stoppé le phénomène en cours d'évolution» (Bec 1968, 40). Au moment de l'effacement de la voyelle finale, la deuxième des quatre étapes du changement distinguées par Bec (v. ci-dessus § 1.2.1.), *i.e.* la vélarisation de /n/, est atteinte, mais non la troisième (amuïssement de [ŋ]) qui se trouve bloquée. Il convient donc de distinguer deux stades chronologiques: (2a) N-VÉLAR comprenant les phases de nasalisation et de vélarisation, stade qui se place avant l'amuïssement des voyelles finales inaccentuées autres que /a/; (2b) N-EFF, *i.e.* amuïssement de [ŋ], stade postérieur à l'effacement des voyelles finales autre que /a/. En notant l'amuïssement des voyelles finales inaccentuées autres que /a/ par VOC#-EFF, on a donc: N-VÉLAR > VOC#-EFF > N-EFF. L'achèvement de ces procès est documenté «dans les chartes les plus anciennes, p. e. dans le Cartulaire de Bigorre du XI^e et XII^e siècles» (Rohlf 1970, § 472)⁽¹⁸⁾.

(16) Luchaire 1879, 210-1; Rohlf 1970, § 472; Baldinger 1958, 249-51; ALG 2126; Wüest 1979, 258-61.

(17) Elcock (1938, 181 n. 1) soutient qu'il est difficile de placer ce changement «avant le IX^e siècle» (v. la critique dans Bec 1968, 72-3).

(18) Bec (1968, 40), considérant sans doute implicitement que les deux stades en question sont nécessairement proches, ne les distingue pas du point de vue de la chronologie.

1.2.4. Par ailleurs, selon Bec (1968, 40 n. 3), s'appuyant sur Passy, les règles (2a) et (2b) s'étaient déjà appliquées au moment de la syncope dans *EXDISJEJUNĀRE > gasc. *esdejuá*, SEMINĀRE > gasc. *semiá* (déjà agasc. *somiar*, Dax 1480; FEW 11, 433b)⁽¹⁹⁾, FARĪNĒSU > béarn. *harious* «fariné», Massat *farious*, en face de *farnous* «barbouillé». Passy en déduisait que l'amuïssement de la consonne nasale s'était produit «avant le VI^e siècle ou au plus tard le VII^e siècle»⁽²⁰⁾.

1.3. (3-4) LL > *[d̥d̥] / V-V

1.3.1. Les changements (3) et (4)⁽²¹⁾ reposent sur un stade commun cacuminal *[d̥d̥] antérieur à l'effacement des voyelles finales inaccentuées autres que /a/: «les deux évolutions ont dû être parallèles jusqu'à la chute des voy. finales» (Bec 1968, 90, cf. aussi 93)⁽²²⁾. Ronjat (1930-1941, § 398) indique, de façon vague, que les deux traitements sont «extrêmement ancien[s]»⁽²³⁾. Les autres auteurs datent seulement les aboutissements divergents des deux traitements: Bourciez (1967, § 271) place le passage à /r/ «vers le IX^e siècle» et le passage à [t] en finale «un peu antérieurement»; selon Bec (1968, 95), dans (4), la palatalisation «a dû se produire [...] dans le courant du XI^e siècle».

1.3.2. Pour notre propos, seul importe le stade incipient commun de cacuminalisation, stade que nous noterons (3-4) ou CACU. Ce stade est nécessairement antérieur à VOC#-EFF, puisqu'il affecte -LL- dans l'environnement V-V#. On a donc: CACU > VOC#-EFF.

1.4. (5) MB, ND > [m], [n] / V-V

1.4.1. La règle (5)⁽²⁴⁾ doit être décomposée en (5a) – assimilation progressive produisant une gémée (MB-ASSIM) – et (5b) – dégémination de

(19) Cet exemple est écarté par Bec (1968, 40 n. 3): «le lang. a en effet *séména* et non **senna*». Mais l'explication *ad hoc* qu'il fournit («peut-être à cause de l'analogie de *mená* < *MĪNARE») ne peut être retenue. On ne peut exclure cependant une réfection «d'après les formes téléotoniques» (Ronjat, 1930-1941, §§ 139, 141, 185).

(20) C'est assez vraisemblablement ce qui fonde l'estimation de Bec (1968, 40 et n. 3), «aux alentours du VII^e siècle».

(21) Luchaire 1879, 211-3; Rohlfs 1970, § 469; Baldinger 1958, 252-4; ALG 2122-3; Wüest 1979, 261-2.

(22) V. Bec (1968, 87 *sqq.*) pour la discussion des différentes hypothèses.

(23) (3) s'applique avant ou après la syncope, réputée «particulièrement tardive», dans AB(E)LLĀNA (Ronjat 1930-1941, §§ 303 et 187γ).

(24) Rohlfs 1970, § 472-3; Baldinger 1958, 255-8; ALG 2136-8; Wüest 1979, 242-5; Remacle 1984, 10-35.

la nasale (NN-DÉGÉM). Bec (1968, 73) indique que ce changement est difficile à dater «par les procédés habituels de la chronologie relative»⁽²⁵⁾.

1.4.2. (5a) MB-ASSIM est antérieur à VOC#-EFF: chacun semble en effet admettre, ce qui est naturel, que l'environnement conditionnant ce changement est V-V et non V-a. On doit, d'autre part, placer (5) «après la chute de -n- interv. puisque les -n- provenant de -nd- n'ont pas subi le sort des -n- intervocaliques primaires. Mais la géminée *nn*, première étape de la réduction *nd* > *n* [...] a pu se maintenir assez longtemps pour échapper, comme les autres géminées *nn* [...], au sort de *LŪNA* > *lua*» (Bec 1968, 73). N-VÉLAR avait donc déjà cessé d'être active au moment du début d'activité de NN-DÉGÉM. On note les chaînes MB-ASSIM > VOC#-EFF > N-EFF, d'une part; N-VÉLAR > NN-DÉGÉM, d'autre part.

1.5. (6) Ø > [a] / #-r̄

1.5.1. Le changement (6)⁽²⁶⁾, que nous symboliserons par A-PROSTH «apparaît déjà dans les chartes du x^e et du xi^e s.» (Bec 1968, 176). Il est «antérieur à la chute du -n- intervocalique» (Bec 1968, 176): en effet, dans gasc. dial. *arnelh* < RĒNIC(U)LU, la syncope est antérieure à l'effacement de la consonne nasale et elle n'est rendue possible que par l'effet de la prosthèse (un groupe initial */rn-/ ne pouvant être admis). Bec (1968, 177) place la syncope au 6^e siècle, à titre d'«hypothèse vraisemblable», et par conséquent, semble-t-il, la prosthèse aux «v^e-vi^e s.» (Bec 1968, 177). Selon Bec (1968, 176), Ronjat situerait ce changement «entre le v^e et le viii^e s.», mais Bec ne fournit pas de référence précise (néant dans Ronjat 1930-1941, § 252).

1.5.2. A-PROSTH étant certainement antérieur à (2b) N-NEFF, on doit admettre, pour ne pas avoir à postuler gratuitement une règle supplémentaire *ad hoc* (dévélarisation de [ŋ]) dont la seule fonction serait de détruire les effets de (2a), que A-PROSTH est également antérieure à (2a) N-VÉLAR. Or, N-VÉLAR est antérieure VOC#-EFF (v. ci-dessus § 1.2.3.). Par transitivité, on a: A-PROSTH > N-VÉLAR > VOC#-EFF > N-EFF.

(25) Le traitement -ND- > -n- atteint certains mots d'origine germanique (Rohlf 1970, § 471). Selon Ronjat (1930-1941, § 339), «le groupe -nd- devait être redevenu usuel à l'époque de certains emprunts dans lesquels germ. -nd- est représenté par -nd- ou par une différenciation ultérieure -nt-». Sa critique par Wüest (1979, 243) n'a pas de portée ici. Les noms de lieux qu'on trouve dans Gamillscheg (1934, 336, 341, 343) sont en -*ein*, et de ce fait trop douteux pour être exploitables.

(26) Luchaire 1879, 208-10; Rohlf 1970, § 465; Baldinger 1958, 258-60; ALG 2129; Wüest 1979, 105-6.

1.6. (7) B/W-FUS

1.6.1. Ce changement⁽²⁷⁾ repose sur un fait de conservatisme: «par un phénomène de conservation analogue à celui du *f* latin restant bilabial [...], le *v* latin (prononcé *w*) ne semble pas, en Gascogne, avoir participé au changement phonétique général qui s'est produit au premier siècle après J.-C. et qui a transformé le *w* lat. en une labiodentale *v*» (Bec 1968, 131, avec critique des explications de Bourciez, Ronjat, Rohlfs et Gavel, p. 128-9). Ce traitement est approuvé dans l'ensemble par Wüest (1979, 265), qui écrit cependant: «Pour le passage de [w] à [v], on a proposé différentes dates entre le 1^{er} et le v^e siècle après J.-C.» Lausberg (1970, § 373): «Aproximadamente ya en el siglo II la pronunciación se hace labiodental [v]».

1.6.2. Dans le domaine gascon, B/W-FUS est documenté en position post-consonantique par le toponyme *Conbenas/Combenas* (tiré du nom de peuple *Conuenae*) sur plusieurs monnaies mérovingiennes entre *ca* 560 et *ca* 675 (v. Chambon/Greub 2000, 175). Parmi ces monnaies, celles émises par le monétaire Nonnitus sont particulièrement anciennes au dire de Depeyrot (1998, 4, 54), qui les date de *ca* 560-*ca* 585. Si cette confusion est endémique dans les inscriptions latines dès la haute époque, elle est par contre inconnue dans le corpus des monnaies mérovingiennes en dehors de la Gascogne. Le caractère tout à fait spécifique de ces notations d'une part, leur interprétation phonétique transparente de l'autre, conduisent à considérer que, sur le trait B/W-FUS, la Gascogne était séparée du reste du domaine galloroman au moment de la gravure de ces monnaies. La fusion étant ainsi attestée dans des inscriptions originales contemporaines, on ne peut pas mettre en doute le témoignage des actes du concile de Mâcon, qui, à la date précise de 585 et avec l'accord des trois mss (dont le plus ancien date des 8^e-9^e s.), attestent l'adjectif (fém. gén. sg.) *Combenice* (De Clercq 1963, 249).

1.6.3. En outre, dans l'environnement C- du moins⁽²⁸⁾, B/W-FUS peut être placée avant la fin d'activité de MB-ASSIM, puisque *-mb-* secondaire issu de *-nw-* (cf. Baldinger 1958, 263 n.) passe à *-mm-* dans *Cummonigo* sur une monnaie mérovingienne (entre *ca* 560 et *ca* 675), monnaie que Depeyrot date *ca* 620-*ca* 640 (Chambon/Greub 2000, 175). Même s'il est impossible, à notre connaissance, de rien affirmer quant aux autres posi-

(27) Luchaire 1879, 203-4; Rohlfs 1970, § 441; Baldinger 1958, 261-63; ALG 2101; Wüest 1979, 264-6.

(28) On notera qu'en espagnol la fusion commence justement en position post-consonantique avant de s'étendre aux autres environnements (Penny 1993, 32).

tions, ces faits sont suffisants pour situer ce changement, peut-être dans sa phase incipiente, avant l'assimilation du groupe -MB- dans *Cummonigo*. On peut donc écrire: B/W-FUS > MB-ASSIM (fin d'activité).

2. Exploitation de la chronologie relative

2.1. Les ordres relatifs à prendre en considération sont les suivants:

- N-VÉLAR > VOC#-EFF > N-EFF (ci-dessus § 1.2.3.);
- CACU > VOC#-EFF (ci-dessus § 1.3.2.);
- MB-ASSIM (début d'activité) > VOC#-EFF > N-EFF (ci-dessus § 1.4.2.);
- N-VÉLAR (fin d'activité) > NN-DÉGÉM (début d'activité) (ci-dessus § 1.4.2.);
- A-PROSTH > N-VÉLAR > VOC#-EFF > N-EFF (ci-dessus § 1.5.2.);
- B/W-FUS > MB-ASSIM (fin d'activité) (ci-dessus § 1.6.3.).

2.2. On obtient donc les séries suivantes:

A-PROSTH		N-VÉLAR		VOC#-EFF		N-EFF
		CACU				
		MB-ASSIM				
B/W-FUS		MB-ASSIM (fin d'activité)				
N-VÉLAR (fin d'activité)				NN-DÉGÉM		

2.3. On remarque qu'on peut classer avant VOC#-EFF les changements N-VÉLAR (2a), CACU (3-4), MB-ASSIM (5a), A-PROSTH (6).

2.4. Or, VOC#-EFF est largement attesté (dans l'environnement – s#)⁽²⁹⁾ sur les inscriptions monétaires mérovingiennes, entre *ca* 560 et *ca* 675, ce dans toute la Gaule et en particulier dans la cité de Toulouse⁽³⁰⁾; v. Chambon/Greub 2000, 155-7⁽³¹⁾. Ce changement est documenté de façon précise et certaine au début du 7^e siècle (612-613), à Metz, et dès *ca* 560-*ca* 585 si l'on se fie aux datations de Depeyrot (1998)⁽³²⁾.

(29) Il est impossible de faire valoir les attestations en finale absolue. L'environnement particulier – s# est par conséquent le seul utilisable avec sécurité dans le corpus numismatique.

(30) Les trois monnaies toulousaines sont datées *ca* 585-*ca* 675 par Depeyrot (1998, 4, 54, 55). – On s'oppose à Elcock (1938, 181 n. 1), qui estimait que «certains indices donnent à penser qu'en gascon la perte de *e* et de *o* en syllabe finale atone a été plus tardive que dans le reste de la France méridionale».

(31) Richter (1934, 236) mettait en doute sur ce point, sans raison valable, le témoignage des monnaies mérovingiennes; voir, en sens inverse, le jugement d'un excellent numismate (Prou 1910, 537).

(32) Les travaux de références en phonétique historique française datent VOC#-EFF (en finale ouverte et en syllabe couverte) des 7^e/8^e siècles.

2.5. Il n'y a donc pas d'imprudence à considérer VOC#-EFF comme acquis *ca* 600, et par conséquent les changements antérieurs à lui (N-VÉLAR, CACU, MB-ASSIM, A-PROSTH) comme antérieurs eux-mêmes à *ca* 600.

3. Premier bilan

3.1. On a établi que les changements définitoires du protogascon N-VÉLAR, CACU, MB-ASSIM et A-PROSTH doivent certainement être considérés comme antérieurs à *ca* 675 et qu'il n'y a pas de risque à les placer avant *ca* 600. Pour MB-ASSIM, une datation antérieure à une date comprise entre *ca* 560 et *ca* 675 ou, si l'on suivait Depeyrot, antérieure à une date comprise entre *ca* 620 et *ca* 640, est confirmée indépendamment par la graphie *Cummonigo* (v. ci-dessus § 1.6.3.)⁽³³⁾. Cette graphie atteste également, de manière indirecte, B/W-FUS, puisque dans ce mot B/W-FUS s'est appliqué avant MB-ASSIM; B/W-FUS est directement attesté, par ailleurs, dans la seconde moitié du 6^e siècle (v. ci-dessus § 1.6.2.).

3.2. Par conséquent, tous les changements définitoires du protogascon, à l'exception de (1) [ϕ] > [h], peuvent être situés avec sécurité avant *ca* 600.

4. Datation de [ϕ] > [h]

Il convient à présent de tenter de préciser la datation de ϕ-GLOTT (1). La chronologie de ce changement ne peut être appréhendée par la combinaison de la chronologie relative et de la documentation philologique. Il est donc nécessaire d'étudier le traitement des emprunts en F- au germanique.

4.1. Germ. *FALWA-, introduit anciennement «durch die germ. soldaten mit anderen farbbezeichnungen ins vlt.» (FEW 15/2, 108a; cf. Guinet 1982, 185-6)⁽³⁴⁾, avant l'établissement des royaumes fédérés et peut-être dès le Haut-Empire, présente unanimement /h-/ dans ses issues gasconnes⁽³⁵⁾. Cet emprunt ancien est donc traité comme les mots en F- du

(33) Cf. plus tard *Commenensæ* (adj. fém.) en 788 (mss carolingiens); Chambon/Greub 2000, 175.

(34) Guinet avance le 4^e siècle comme date de l'emprunt.

(35) Béarn. *haube*, *haubii* (déjà 15^e s.) et divers dérivés: Caut. Arrens, Lagraulet (FEW 15/2, 106ab).

stock latin⁽³⁶⁾. En ce qui concerne les emprunts spécifiquement gotiques – on se souviendra qu'«il est impossible de déterminer si *f* était encore une bilabiale [...] ou déjà une labio-dentale» en gotique⁽³⁷⁾ – on constate, en revanche, l'existence d'un double traitement. Parmi les noms de lieux d'origine gotique réunis par Gamillscheg (1934, 341, 342), *Faleyrens* (Gironde) < *FALHHARINGÔS et *Flamarens* (Gers) < *FRAMAHARINGÔS⁽³⁸⁾ montrent un traitement /f-/. D'autres noms de lieux sont soit des mentions anciennes non localisables avec certitude dans l'espace gascon, soit des cas douteux⁽³⁹⁾. En revanche, malgré Gamillscheg (1934, 341)⁽⁴⁰⁾, *Ramouzens* (Gers), *Fremosenx* 1080 et 1096 (cop.; Lapart/Petit 1993, 331), assure le traitement /h-/⁽⁴¹⁾. Dans le lexique, got. *FALDA est représenté en gascon par des formes en /h-/⁽⁴²⁾, mais aussi par des formes en /f-/⁽⁴³⁾ (v. FEW 15/2, 99-102). Got. *FATT- fournit béarn. *hatoun*, Ferrère *hatoú*, béarn. *hatilhe*, mais aussi Vd'Azun *fatoyes* (FEW 15/2, 114-5)⁽⁴⁴⁾, ce dernier⁽⁴⁵⁾ (dérivé autochtone comme le montre le suffixe) ne pouvant passer pour un emprunt de parler à parler⁽⁴⁶⁾.

(36) On ne peut pas compter sur le traitement de *FANJA qui, pour Guinet (1982, 151-2), contre von Wartburg (FEW 15/2, 111a), aurait une origine westique, car la critique du FEW par Guinet repose entièrement sur un mauvais décodage du FEW (*ang.* compris «anglo-normand» et non, comme il se doit, «angevin»).

(37) Mossé 1969, 42; cf. Braune 1966, § 52.

(38) *FLADMALINGÔS selon Dauzat/Rostaing (1978, 290), cf. Vincent 1937, § 319; FILEMARINGÔS, selon Nègre (1990-1991, § 13719).

(39) On doit écarter en particulier les deux cas suivants de toponymes en *H-* (Gamillscheg 1934, 342): *Hastingues* (Landes), certes, «scheint zu *Fastila* [...] gehören», mais «-ingas ist nicht gotisch»; quant à *Hostens* (Gironde), il n'a pas d'étymologie gotique.

(40) Repris par Dauzat/Rostaing (1978, 556).

(41) Nègre 1990-1991, § 13747.

(42) Gers, HGar. Castillon, Bethmale, Aran, HPyr. BagnèresB. Caut. Bazus, Ferrère, béarn. Lescun, Ossau, Bayonne, Teste.

(43) Agasc. (Bord. 15^e s.), Massat, Gers, Vd'Azun, Arrens, béarn. Nous admettons que les formes en -*ll-* (Landes. Vd'Azun, Arrens, béarn. *fallet* et béarn. Landes *falle*) s'expliquent par une accommodation qui apparaît aussi dans Ségala *fallo*, aveyr. Lozère ['falɔ] (v. Ronjat 1930-1941, 2, 209). L'attestation d'ancien gascon (technicisme ayant le sens de «partie de l'armure, jupon de mailles») pourrait être empruntée au languedocien (*faudas*, Montauban 1344-1356).

(44) Cf. Gamillscheg 1934, 376-7.

(45) On notera l'explication du *f-* initial par Wartburg («Das *f-* kommt vielleicht von einer kreuzung mit dem adj. *fade* oder mit *fatras*, die beide in bearn. bezeugt sind»), explication *ad hoc* et assez peu vraisemblable, qui ne constitue en aucun cas une contre-argumentation.

(46) *FEUSA (gotique selon Gamillscheg 1934, 380), qui n'est représenté que par des formes en <f> d'ancien gascon (FEW 15/2, 123; Lv) n'est que marginalement

4.2. *FALDA, *FATT- et les noms de lieux en -INGÔS étant sans aucun doute d'origine gotique⁽⁴⁷⁾, ils permettent d'affiner le *terminus* utilisé par Ronjat dans le passage rappelé ci-dessus § 1.1.3 («l'époque des établissements germaniques en Gaule»). La période des emprunts au gotique est, en effet, strictement déterminable du point de vue extra-linguistique: entre 418, date de l'installation des Wisigots en Aquitaine comme fédérés⁽⁴⁸⁾, et le moment où, après la défaite de Vouillé (507), «le peuple visigot émigra en masse de l'Aquitaine vers la Vieille-Castille, chassé sans doute par la décision que prit en 511 un concile gaulois de fermer les églises ariennes» (Musset 1994, 90)⁽⁴⁹⁾.

4.3. Comme les deux traitements de got. *F- s'observent dans les mêmes familles lexicales, il serait invraisemblable de rendre compte du polymorphisme par une différenciation chronologique (diachronique)⁽⁵⁰⁾; comme les deux traitements se constatent, d'autre part, sur le même espace (gascon et, en particulier, béarnais), on ne peut faire davantage appel à une différenciation diatopique. La dualité des traitements ne peut donc refléter qu'un fait de variation diastratique.

4.4. Cette dualité conduit aux deux conclusions chronologiques suivantes portant sur la période wisigotique. La première conclusion veut que la règle ϕ -GLOTT ait été déjà active entre 418 et 511 (traitement /h-/), ou plus tard. La seconde, que la même règle ait cessé d'être active à une date antérieure à 511, puisque les emprunts au gotique peuvent échapper au sort général des mots du stock latin et des plus anciens emprunts au ger-

attesté en Gascogne, où il paraît importé; il n'est pas probant. Wartburg considère le mot comme «urgerm.» (sans astérisque, de même que Gamillscheg); la distribution géographique des réflexes – Aude, Tarn, Aveyr., HGar. Gers, d'une part; nord-est du domaine comtois, d'autre part (v. FEW, *l.c.*) – semble effectivement caractéristique d'un double emprunt au gotique et au burgonde.

- (47) *FALDA est inconnu au nord de la Gaule, sauf par emprunt très tardif du français à l'occitan (15^e-17^e s.); v. FEW 15/2, 99ab. Cf., de même, la distribution exclusivement méridionale de *FATT- (FEW 15/2, 114-5).
- (48) Notamment dans les cités de Bordeaux, Agen, Toulouse, plus Bazas et Lectoure; «Rome accorda aux Goths la Novempopulanie» en 440 (v. Rouche 1979, 19 *sqq.*, en particulier 23, 25 (carte), 32).
- (49) V., *a fortiori*, Wartburg (1941, 99-101) qui a réuni plusieurs indices de la rapide romanisation des Wisigots durant la période du royaume de Tolède, au premier rang desquels figure le manque d'influence du royaume sur le destin linguistique de la Septimanie. Cette vue paraît constituer la *communis opinio* (cf. Broëns 1958, 23; Wolfram 1990, 241, citant Garaud; Kremer 1991, 223).
- (50) Ce qui reviendrait à supposer, pour chacun des deux mots, deux couches d'emprunts successives au gotique.

manique (d'où le traitement /f-/). Comme la dualité des traitements est un fait de variation diastratique au sein d'une même communauté linguistique ayant emprunté au gotique au cours de la même courte période (un siècle environ), les deux conclusions ne sauraient entrer en contradiction. On doit donc distinguer deux périodes successives: (A) ϕ -GLOTT s'applique sans résidu au stock primitif comprenant les mots latins hérités et les premiers emprunts au germanique; (B) ϕ -GLOTT ne s'applique plus systématiquement aux mots qui entrent dans la langue (ce qu'on saisit à travers les emprunts au gotique, entre 418 et 511). On en déduit que, pour une partie des locuteurs, ϕ -GLOTT n'était plus active durant la période B; pour une autre partie des locuteurs, ϕ -GLOTT était, au contraire, encore active durant cette seconde période: résultat attendu puisque cette règle était encore en vigueur dans la seconde moitié du 17^e siècle ou plus tard dans certaines variétés gasconnes ayant [ka'hɛ] de fr. *café* (Bec 1968, 115), mot dont la première attestation française ne date que de 1665 (TLF). La période d'application non systématique de ϕ -GLOTT (période B) étant situable entièrement à l'époque wisigotique, on doit repousser à une époque antérieure la fin de la période A, et plus encore son début (il n'est pas vraisemblable qu'une règle ayant affecté aussi généralement la phonétique gasconne n'ait été active que peu de temps). On conclura donc que ϕ -GLOTT s'applique de façon certaine dès avant 511 et, de façon vraisemblable, nettement auparavant.

4.5. Le double traitement de got. *F- comporte aussi des implications sociolinguistiques. Durant la période wisigotique (5^e siècle), le parler de Gascogne possède, en début de mot du moins, deux réalisations phonétiques du phonème que l'on peut noter conventionnellement / ϕ /: [h] et [f]. Ces allophones sont sociolinguistiquement stratifiés: la réalisation [f] est caractéristique de la variété haute car les locuteurs qui pratiquent cette réalisation ne peuvent l'avoir acquise autrement que par un retour à la réalisation qui est celle de la norme générale après le 2^e siècle (réalisation labiodentale)⁽⁵¹⁾; [h] est, au contraire, caractéristique de la variété régionale basse. Dans les phases précédentes durant lesquelles la labiodentalisation de / ϕ / a tout d'abord été refusée, et où le changement régional [ϕ] > [h] (1) a ensuite pris effet sur les mots du stock latin et sur les premiers emprunts au germanique, tout se passe comme s'il n'avait pas existé de porteurs de la variété haute ou, de façon plus réaliste, comme si ces locuteurs avaient été impuissants à entraver ou à faire régresser l'application

(51) Il serait, bien entendu, invraisemblable de soutenir que /f/ aurait pu être réintroduit sous l'action du gotique étant donné le manque de prestige et d'influence de cette langue.

de ϕ -GLOTT. À l'époque de l'implantation wisigotique, en revanche, les porteurs de la variété haute se montrent capables d'influencer significativement l'usage régional. Cette influence est toutefois demeurée limitée: elle n'a pas pu induire de régressions abouties dans le stock lexical hérité, mais seulement suspendre partiellement et provisoirement l'application de (1) dans les mots nouveaux empruntés au gotique. *Mutatis mutandis*, l'action des porteurs de la norme latine est comparable à celle des bilingues qui sont parvenus à introduire (beaucoup plus largement) gasc. *café* à côté de [ka'he]. Il est ainsi possible d'appréhender, sur un point au moins et certes de manière assez grossière, les fluctuations sociolinguistiques du latin/roman de la région.

4.6. Du point de vue chronologique, on retiendra que le changement $[\phi] > [h]$ était en cours avant 511 et qu'il a été partiellement interrompu pendant une période comprise entre 418 et 511. Le traitement /f-/ des emprunts au gotique n'en fournit pas moins un *terminus ad quem* valable pour le début d'activité de ϕ -GLOTT, à savoir 511. Cette conclusion corrobore et précise celle de Ronjat (v. ci-dessus § 1.1.3.).

4.7. Compte tenu du fait que les représentants en f- d'étymons gotiques en F- dans le lexique sont susceptibles d'explications diverses mais différentes de celle proposée ici, compte tenu également de l'interprétation envisageable, bien que douteuse, des toponymes en F- comme des cultismes qui pourraient devoir leur forme à une influence savante, on ne donnera à la datation de $[\phi] > [h]$ que le statut d'hypothèse de travail. Cette hypothèse présente néanmoins l'avantage de remplacer à elle seule une pluralité d'hypothèses *ad hoc*, parfois très légères ou relevant de la simple supposition sans indices; elle offre, en outre, un caractère vraisemblable du fait de son insertion dans la série de sept faits étudiés ici. Elle devrait ouvrir la voie à des recherches plus approfondies que la base sur laquelle on s'est reposé ici (FEW; Gamillscheg 1934), son éventuelle falsification ne pouvant découler que de nouveaux travaux sur le rattachement étymologique des germanismes de la région et sur les toponymes gascons d'origine gotique⁽⁵²⁾.

5. Second bilan

On a montré ci-dessus (§ 3) que les changements définitoires du proto-gascon, à l'exception de ϕ -GLOTT, devaient être situés avant *ca* 600.

(52) Cette falsification éventuelle, ne portant que sur l'un des sept faits examinés ici, ne remettrait d'ailleurs pas fondamentalement en cause nos conclusions.

Comme ϕ -GLOTT peut être situé à son tour antérieurement à 511 (ci-dessus § 4), il en découle que le protogascon-par-définition était constitué *ca* 600 au plus tard. En outre, un des changements définitoires au moins (ϕ -GLOTT) avait débuté à une date largement antérieure à *ca* 600.

6. Traitement de got. -N- intervocalique, dégémination de -NN-, prosthèse de a-

Il ne semble pas impossible de préciser davantage la date de ces trois changements.

6.1. Quant au traitement de got. -N- intervocalique, les règles (2a) et (2b) semblent affecter les emprunts au germanique: on cite *SKĪNA > gasc. *esquio* (Bec 1968, 40 n. 3)⁽⁵³⁾. Tout en posant *SKĪNA en vedette comme «got. frk. lgb.» (FEW 17, 112a), Wartburg indique toutefois (FEW 17, 115b) que les formes en -i- ont été «im gallorom. aus dem anfrk. übernommen»⁽⁵⁴⁾.

6.1.1. Le nom de lieu *Génens* (éc., comm. et cant. de Montréal, Gers)⁽⁵⁵⁾, *Genenx* *ca* 1096-1118 (Lacave La Plagne Barris 1899, n° 29) et 1491/1492 (Perrin/Font-Réaulx 1972, 172)⁽⁵⁶⁾, sûrement d'origine gotique, fournit un témoignage plus net. Gamillscheg (1934, 315, 341) a en effet pourvu ce toponyme d'une étymologie convaincante en le rattachant au

(53) Gasc. *esquio*, s'il a bien été implanté dans le domaine galloroman à partir de l'ancien bas-francique, a encore subi les effets de (2a), quoique postérieur aux emprunts gotiques examinés *infra*; on a donc une raison d'expliquer le double résultat de germ. -N- par un fait de variation diastratique (ou éventuellement diatopique), comme pour l'évolution de F-, plutôt que par un fait de variation diachronique (cf. § 6.1.3.). Mais on pourrait aussi attribuer l'emprunt au gotique, contre Wartburg.

(54) Cf. encore agasc. *topie* «grand pot de terre» (14^e-16^e s.), gasc. [tu'piə] etc. (FEW 17, 348a), qui ne peut être décisif, l'histoire de ce type étant passablement obscure (cf. FEW 17, 349b, selon lequel le mot se serait diffusé «etwa im 7. oder 8. jh.»... «aus dem elsässischen»).

(55) Samaran/Loubès (1979, 31) précisent que «le terroir de Montréal était à cheval sur deux diocèses. La bastide avec son église Notre-Dame et toutes les paroisses de la rive gauche de l'Auzoue, à l'exception de Genens et Carlenx, toutes les paroisses de la rive gauche au nord de Sassaup se trouvaient dès la fondation dans le diocèse d'Agen, puis dans celui de Condom à partir de 1317. Les autres paroisses étaient dans le diocèse d'Auch». On sait que ce dernier diocèse incorpora celui d'Éauze en 663 (Mirot/Mirot 1979, 315). V. encore, du point de vue archéologique, Lapart/Petit 1993, 263.

(56) L'ancienne paroisse se trouvait à un peu plus d'un kilomètre au sud-est de Notre-Dame de Montréal (Perrin/Font-Réaulx 1972, 63); cf. encore Samaran/Loubès 1979, 31.

nom d'homme gotique *Gaina/Gainas* (Reichert 1987-1990, 1, 299-301)⁽⁵⁷⁾ – i.e. *G[ε]na(s)* étant donné que la réduction de la diphtongue à une voyelle de timbre [ε] est acquise dès la langue de Wulfila (Mossé 1969, 44, 45-7, 57-8) –, nom porté par un chef goth du 4^e siècle (cf. Wolfram 1990, 161-3). Il paraît donc que got. /n/ a été conservé dans **G[ε]NINGÔS* > *Genenx* > *Génens*. Or, ce nom de lieu est certainement à identifier avec la *villa* du *pagus* d'Éauze⁽⁵⁸⁾ nommée *Ginningus* de la charte de Nizezius (680)⁽⁵⁹⁾. Il faut donc supposer que dans *Ginningus*, où la graphie <i> représente deux fois [ε] (de façon anti-étymologique à l'initiale) suivant les habitudes de l'orthographe mérovingienne (cf. -us pour -os dans le même document), <nn> est une graphie inverse notant /n/ intervocalique maintenu (issu de -NN- latin) dans une zone où /n/ < -N- était régulièrement amuï ou en voie d'amuïssement.

6.1.2. Il est difficile ou impossible de faire usage de la plupart des autres noms de lieux réunis par Gamillscheg (1934, 336 *sqq.*)⁽⁶⁰⁾. Un cas d'amuïssement paraît toutefois clair: celui de *Miusens* (Landes), issu de **MUNISINGÔS*, avec interversion **Muisengs* > *Miusens*, selon Gamillscheg (1934, 320-343).

6.1.3. Le double traitement de got. /n/ qui paraît se dégager de ces données ne peut être expliqué avec certitude d'une manière analogue à celle proposée ci-dessus pour got. *F- (ci-dessus § 3) car on ne peut faire état d'un même mot ayant subi ce double traitement. On ne peut donc exclure l'explication des deux traitements différents par une différence de date des emprunts.

(57) Cf. Wolfram 1990, 250.

(58) V. en dernier lieu Lapart/Petit (1993, 263, 326) et Ravier (1999, 138).

(59) Sur ce document, v. en dernier lieu Ravier 1999 (édition et commentaires) et Chambon, à paraître, a. La charte de Nizezius est connue par une «copie du x^e siècle, peut-être de la fin du ix^e, que les érudits tiennent généralement pour fiable» (Ravier 1999, 112).

(60) *Brannens* (Gironde) «ist unbestimmbar» (Gamillscheg 1934, 339); *Canenx* (Landes) «ist -incus-Ableitung von lat. *canna*» (Gamillscheg 1934, 339); *Dognen* (Basses-Pyrénées) < *Donen*, *Doneng* n'est pas clair quant au suffixe (Gamillscheg 1934, 340 suppose que, si ce toponyme était d'origine gotique et se rattachait à *Dono*, *Dona*, «es müßte [...] gotisches -n- mit dem aus -nn- entstandenen romanischen -n- gleichgesetzt worden sein»: on doit donc supposer qu'il considérerait -N- > Ø comme postérieur à la période wisigotique; il ne fait pas de remarque sur *Génens*); *Munein* (Basses-Pyrénées) < *Munen* 11^e s. < *Muning* (Gamillscheg 1934, 343) est douteux pour le suffixe; *Tonneins* (Lot-et-Garonne) «ist Germanisierung von *Tonacum*, *Tonnacum*», donc inutilisable.

6.1.4. Si *G[ɛ]NINGÔS a pu échapper à la règle (2), on doit conclure que le premier stade, N-VÉLAR (2a), avait cessé, au moins dans certaines conditions, de s'appliquer au moment de l'emprunt, supprimant ainsi les conditions de possibilité de N-EFF. La période de (pleine) activité de N-VÉLAR devrait donc être repoussée entièrement avant 511. Par transitivity, A-PROSTH devrait être également repoussée avant 511.

6.2. On peut également tirer de la forme *Ginningus* un argument de portée plus faible: le contrépel <nn> pour /n/ atteste indirectement NN-DÉGÉM (5b). On assignera, sans certitude absolue, cette évolution à la date de la charte (680), en se fondant sur le fait que le scribe de la copie figurée du 10^e siècle ou de la fin du 9^e siècle⁽⁶¹⁾ a respecté sur de nombreux autres points les formes de l'original⁽⁶²⁾ (cf. à ce propos l'expertise de Ravier: «le latin de la charte de Nizezius n'est ni plus ni moins que du latin mérovingien»)⁽⁶³⁾.

Il s'agit d'une «copie figurée [...] qui paraît être une reproduction fidèle»; le caractère authentique de l'acte ne fait pas de doute⁽⁶⁴⁾.

7. L'âge du (proto)gascon: conclusions et conséquences

7.1. Il est possible de résumer de la façon suivante les résultats auxquels nous croyons aboutir: (i) les changements φ-GLOTT (seconde phase innovatrice de [1]), N-VÉLAR (première phase de [2]), CACU (première phase commune à [3] et à [4]), MB-ASSIM (première phase de [5]), A-PROSTH (6) et B/W-FUS (7) sont assignables à des dates antérieures à *ca* 600; (ii) le changement φ-GLOTT et peut-être N-VÉLAR et A-PROSTH remontent à des dates antérieures à 511.

7.2. Il en résulte que l'individuation du gascon-par-définition était entièrement acquise *ca* 600 au plus tard et que le début de ce processus remonte au moins à la période wisigotique (*ca* 5^e siècle). Cette conclusion permet de réduire en partie le *gap* entre l'individuation phonético-phonologique du gascon et sa personnalisation lexicale⁽⁶⁵⁾.

(61) Cette copie figurée «paraît être une reproduction fidèle. L'authenticité de l'acte ressort de ses caractères extrinsèques et intrinsèques» (Boyer 1962, 237).

(62) V. Chambon, à paraître, *a*: sur plusieurs autres points le témoignage de la charte de Nizezius se trouve corroboré par des documents contemporains originaux.

(63) Ravier 1999, 127.

(64) Boyer 1962, 237.

(65) «Il semble [...] que la Gascogne a possédé depuis la romanisation une certaine indépendance linguistique vis-à-vis du domaine ibéroroman et de la Gallo-romania» (Schmitt 1978, 325).

7.3. On trouve dans la littérature tout un arsenal de formules pour décrire la situation du gascon. Par exemple: une «unità in se, coordinata al Provenzale» (Tagliavini 1969, 423); un «idiome détaché du provençal» (Bourciez 1967, 755); un des deux «basic groups» de l'occitan (Wheeler, in: Harris/Vincent 1988, 246)⁽⁶⁶⁾; une des «trois formes d'occitan» (Lafont 1991, 1); une des «quatre variétés fondamentales de l'occitan» (Ravier 1991, 82); un des cinq groupes de parlers de la langue d'oc et l'un des trois de sa zone sud (Ronjat 1930-1941, § 847); une des trois composantes (avec l'«occitan classique» [*sic*] et le catalan) du «galloroman "occitan" (ou d'oc) ou occitano-roman» (Bec 1995, 6) et «presque une langue à part dans le domaine occitan» (Bec 1970, 402); un des cinq «local dialects» du *South French (Provençal)* dont les traits distinctifs sont tels que «some have wished to set up as a separate variety, distinct from the other South French dialects» (Hall 1974-1983, 1, 26); un «occitan relativement aberrant» (Allières 2001, 17)⁽⁶⁷⁾. Toutes ces formules situent le gascon par sa relation avec l'occitan (coordination, détachement ou, le plus souvent, inclusion). Bien que le caractère de 'quasi-langue' soit souvent évoqué et qu'il constitue même un véritable *topos* de la romanistique, il paraît difficile d'apprendre quel linguiste après Luchaire (1879, 193) et, de façon très nette, mais très rapide, Baldinger (1962, 331-2), suivi par Straka (1987, 408), a défendu explicitement la thèse de l'autonomie du gascon par rapport au reste du domaine occitan autrement que comme une possibilité⁽⁶⁸⁾.

7.4. Du point de vue de la linguistique génétique que nous avons adopté ici, nous rejoignons l'opinion de Luchaire, de Baldinger et de Straka: il paraît clair que le gascon, hautement spécifié *ca* 600 au plus tard, ne peut être considéré comme un «idiome détaché du provençal» ou comme une «variété/forme» ou encore comme un «dialecte/groupe de parlers» de l'occitan. En effet, «si l'on cherche des innovations qui soient

(66) Le «southwestern group consisting of Lengadocian and Gascon» (on ne voit pas très bien comment ce groupe que le gascon formerait avec le languedocien conservateur est compatible avec l'indication sur la date de divergence précoce du gascon citée ci-dessus § 0.1.).

(67) À lire Wüest (1979, 363-70), on ne sait trop s'il considère le gascon avec le catalan comme des «dialectes occitans» [363] ou non («l'occitan et le gascon se ressemblent» [369]).

(68) Rohlf (1966, resp. 104 et 179) parle de «sehr selbstständige Stellung im Rahmen der südfranzösischen Sprachentwicklung» et de «ziemlich selbstständiger Sprachtyp». Rohlf (1970, 1) considère la question de l'autonomie du gascon comme «purement académique».

propres à tout le domaine occitan, on ne trouve que des changements relativement insignifiants» (Wüest 1979, 369)⁽⁶⁹⁾. À la date où le gascon est linguistiquement individualisé, l'occitan ne pourrait se définir génétiquement que par une seule innovation ancienne à la fois commune à tout son espace et spécifique⁽⁷⁰⁾, à savoir l'évolution en [-jr-] des groupes -TR-, -DR- primaires ou secondaires (Ronjat 1930-1941, 220, 226), c'est-à-dire du groupe */dr/. Cette évolution est attestée, avec résorption de yod, entre *ca* 560 et *ca* 675 par *Disirado* < DESĪD(E)RĀTU sur une monnaie arverne datant de *ca* 620-*ca* 640 selon Depeyrot (Chambon/Greub 2000, 174), et par *Peirucia* < *PETRŪCIA dans la charte de Nizezius, document (non original) de Moissac datant de 680 (Ravier 1999, 116-7)⁽⁷¹⁾. Elle est nécessairement postérieure aux sonorisations dans l'environnement [+voc, -cons] – [+voc] («vers la fin IV^e siècle», selon La Chaussée 1974, 182). Ce serait trop peu que de dire, avec Ravier (1999, 117), que ce «traitement [...] a joué un rôle important dans l'émergence du romano-occitan»: étant le seul de son espèce, ce changement «relativement insignifiant» aurait joué le rôle majeur dans cette émergence... si émergence il y avait eu. Car il y a tout lieu de renoncer à définir génétiquement l'occitan par un seul changement mineur⁽⁷²⁾, comme la langue romane qui dit *peira*. Par voie de conséquence, l'occitan (ou «romano-occitan» selon la pittoresque expression de Ravier) n'a jamais émergé. On peut penser qu'il a plutôt convergé, d'abord de manière négativo-passive (cf. Chambon/Olivier 2000, 104-5).

(69) Wüest (*l.c.*) précise: «l'évolution -TR-, -DR- > -yr-, la vocalisation de /v/ final secondaire, qui est aussi catalane, et à la rigueur, un certain traitement des voyelles finales». La vocalisation de /v/ final étant à exclure comme non spécifique et la dernière allusion nous demeurant obscure, la liste se réduit au traitement de -TR- et -DR-.

(70) Encore conviendrait-il d'introduire des nuances. En fait, l'évolution de -DR- est partagée par le catalan, et celle de -D'R- par l'ancien catalan; cf. Badia i Margarit (1981, 233) et Merk (1983, 351 n. 26). On trouve des traces du même changement en aragonais (Wüest 1979, 256), qui connaît la même solution que l'occitan (*fraire*), à côté des traitements -dr- et de la conservation (Saralegui 1992, 46). C'est l'unicité des issues qui est spécifique de l'occitan... et du ligurien. Il faut aussi noter des exceptions (marginales) dans le domaine occitan (maintien de -dr-; v. Ronjat 1930-1941, 220; Chambon, à paraître, *b*, § 2.1. et n. 6).

(71) V. ci-dessus § 6.2. et n. 61 et 62.

(72) Il est symptomatique que ce trait n'apparaisse justement pas parmi les caractéristiques canoniques de l'occitan énumérées par Ronjat (1930-1941, 1, 6-7) et reprises par Bec (1995, 23-6). Les listes en question ne contiennent aucune innovation commune ancienne (la fermeture de [o] à [u] est commune avec le roussillonnais et «elle a dû se généraliser au cours du XIV^e siècle», Bec 1995, 25). Ronjat (1930-1941, § 5) a vivement perçu l'impossibilité de définir géné-

7.5. En résumé, le gascon n'a pu se détacher d'un ensemble linguistique qui n'existait pas – ou, si l'on préfère, qui n'existait pas encore⁽⁷³⁾ – au moment où il était lui-même constitué. Il ne peut par conséquent être considéré comme un dialecte ou une variété d'occitan au sens génétique de ces termes («forme idiomatique évoluée de»). Du point de vue génétique, le (proto)gascon est à définir comme une langue romane autonome. On pourrait dire, en s'inspirant de la formule de Tagliavini (1969, 423), que cette langue s'est coordonnée ensuite, sociolinguistiquement et, dans une certaine mesure, linguistiquement⁽⁷⁴⁾, au provençal.

Université de Paris-Sorbonne.
Centre du FEW, Nancy.

Jean-Pierre CHAMBON
Yan GREUB⁽⁷⁵⁾

Références bibliographiques

- ALG = J. Ségué, *Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne*, 6 vol., Paris, 1954-1973.
- Allières (J.), 1995. «Les scriptae occitanes. V. Gascogne, Béarn», in: G. Holtus / M. Metzeltin / C. Schmitt (éd.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik* 2/2, Tübingen, 450-466.
- Allières (J.), 2001. *Manuel de linguistique romane*, Paris.
- Badia i Margarit (A.), 1981. *Gramàtica històrica catalana*, Barcelone.
- Baldinger (K.), 1958. «La position du gascon entre la Galloromania et l'Ibéro-romania», *Revue de linguistique romane* 22, 241-292.
- Baldinger (K.), 1962. «La langue des documents en ancien gascon», *Revue de linguistique romane* 26, 331-347.
- Bec (P.), 1968. *Les Interférences linguistiques entre gascon et languedocien dans les parlers du Comminges et du Couserans*, Paris.
- Bec (P.), 1970. *Manuel pratique de philologie romane*, t. I, Paris.

tiquement (ou même synchroniquement) l'occitan («Je ne crée pas un concept par une définition d'essence mathématique») et il tourne la difficulté par un constat (tout personnel): «Je constate que les gens qui parlent provençal se comprennent entr'eux, ne comprennent pas les autres et ne sont pas compris par eux, et réciproquement, et je cherche à expliquer ensuite ce fait constaté d'abord».

(73) Et qui ne peut être que post-défini d'un point de vue non génétique.

(74) Cf. Allières 2001, 230.

(75) Les auteurs adressent leurs vifs remerciements à Jean-Paul Chauveau (Nancy) pour ses remarques et conseils avisés.

- Bec (P.), 1995. *La Langue occitane*, 6^e éd., Paris.
- Bourciez (É.), 1936. «Le domaine gascon», *Revue de linguistique romane* 12, 1-9.
- Bourciez (É.), 1967. *Éléments de linguistique romane*, 5^e éd., Paris.
- Boyer (G.), 1962. «Remarques sur la Charte de Nizezius», in: G. Boyer, *Mélanges d'histoire du droit occidental*, Paris, 236-246.
- Braune (W.), 1966. *Gotische Grammatik mit Lesestücken und Wörterverzeichnis*, 17. Auflage neu bearbeitet von E. A. Ebbinghaus, Tübingen.
- Broëns (M.), 1958. «Le peuplement germanique de la Gaule entre la Méditerranée et l'Océan», *Annales du Midi* 68, 17-38.
- Chambon, à paraître, a. «Observations et hypothèses sur la charte de Nizezius (Moissac a. 680): contributions à la protohistoire du galloroman méridional et à la connaissance de la période mérovingienne dans la région toulousaine», *Revue des langues romanes*.
- Chambon, à paraître, b. «L'Auvergne linguistique au temps d'Odilon», Actes du Colloque *Odilon de Mercœur* (La Voûte-Chilhac, 2000).
- Chambon (J.-P.) / Greub (Y.), 2000. «Données nouvelles pour la linguistique gallo-romane: les légendes monétaires mérovingiennes», *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 95, 147-182.
- Chambon (J.-P.) / Olivier (P.), 2000. «L'histoire linguistique de l'Auvergne et du Velay: notes pour une synthèse provisoire», *Travaux de linguistique et de philologie* 38, 83-153.
- Dauzat (A.) / Rostaing (C.), 1978. *Dictionnaire étymologique des noms de lieux de France*, 2^e éd., Paris.
- De Clercq (C.), 1963. *Concilia Galliae. A. 511 - A. 695*, Turnholt.
- Depeyrot (G.), 1998. *Le Numéraire mérovingien. L'âge de l'or*, 4 vol., Wetteren.
- Dingirard (J.-C.), 1977. «Aux origines du gascon», *Travaux de linguistique et de littérature* 15¹, 243-244.
- Elcock (W. D.), 1938. *De quelques affinités phonétiques entre l'aragonais et le béarnais*, Paris.
- FEW = W. von Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, 25 vol., Leipzig / Bonn / Bâle, 1922-.
- Fox (A.), 1995. *Linguistic Reconstruction. An Introduction to Theory and Method*, Oxford.
- Gamillscheg (E.), 1934. *Romania Germanica. Sprach- und Siedlungsgeschichte der Germanen auf dem Boden des alten Römerreiches*, t. I: *Zu den ältesten Berührungen zwischen Römern und Germanen. Die Franken. Die Westgoten*, Berlin/Leipzig.
- Gavel (H.), 1936. «Remarques sur les substrats ibériques, réels ou supposés, dans la phonétique du gascon et de l'espagnol», *Revue de linguistique romane* 12, 36-43.
- Guinet (L.), 1982. *Les Emprunts gallo-romans au germanique (du I^{er} à la fin du V^e siècle)*, Paris.

- Hall (R. A.), 1974-1983. *Comparative Romance Grammar*, 3 vol., New York/Amsterdam.
- Harris (M.) / Vincent (N.), éd., 1988. *The Romance Languages*, Londres/New York.
- Hock (H. H.), 1986. *Principles of Historical Linguistics*, Berlin/New York/Amsterdam.
- Kremer (D.), 1991. «La survivance du wisigotique dans la Péninsule ibérique», in: A. Rousseau (dir.), *Sur les traces de Busbecq et du gotique*, Lille, 221-230.
- La Chaussée (F. de), 1974. *Initiation à la phonétique historique de l'ancien français*, Paris.
- Lacave La Plagne Barris (C.), 1899. *Cartulaires du chapitre de l'Église métropolitaine Sainte-Marie d'Auch (Cartulaire noir et Cartulaire blanc)*, 2 vol., Paris/Auch.
- Lafont (R.), 1991. «L'occitan. Histoire interne de la langue I. Grammaire», in: G. Holtus / M. Metzeltin / C. Schmitt (éd.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik* 5/2, Tübingen, 1-18.
- Lapart (J.) / Petit (C.), 1993. *Carte archéologique de la Gaule. Le Gers*, Paris.
- Lausberg (H.), 1970. *Lingüística románica*, t. I, Madrid.
- LLoyd (P. M.), 1987. *From Latin to Spanish*, t. I: *Historical Phonology and Morphology of Spanish Language*, Philadelphie.
- Luchaire (A.), 1879. *Études sur les idiomes pyrénéens de la région française*, Paris.
- Maniet (A.), 1975. *La Phonétique historique du latin dans le cadre des langues indo-européennes*, 5^e éd., Paris.
- Merk (G.), 1983. «Pourquoi un seul r dans père, mère et frère?», *Revue de linguistique romane* 47, 335-351.
- Millardet (G.), 1923. *Linguistique et dialectologie romane. Problèmes et méthodes*, Montpellier/Paris.
- Mirot (L.) / Mirot (A.), 1979 [1947]. *Manuel de géographie historique de la France*, Paris.
- Mossé (F.), 1969. *Manuel de la langue gotique*, 2^e éd., Paris.
- Musset (L.), 1994. *Les Invasions: les vagues germaniques*, 3^e éd., Paris.
- Nègre (E.), 1990-1991. *Toponymie générale de la France. Étymologie de 35.000 noms de lieux*, 3 vol., Genève.
- Penny (R.), 1993. *Gramática histórica del español*, Barcelone.
- Perrin (C. E.) / Font-Réaulx (J. de), 1972. *Pouillés des provinces d'Auch, de Narbonne et de Toulouse*, Paris.
- Prou (M.), 1892. *Catalogue des monnaies françaises de la Bibliothèque Nationale. Les Monnaies mérovingiennes*, Paris [réimpression, Nîmes, 1995].
- Ravier (X.), 1991. «Okzitanisch: Areallinguistik. Les aires linguistiques», in: G. Holtus / M. Metzeltin / C. Schmitt (éd.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik* 5/2, Tübingen, 80-105.
- Ravier (X.), 1999. «Remarques sur la charte de Nizezius», *Nouvelle Revue d'onomastique* 33-34, 111-142.
- Reichert (H.), 1987-1990. *Lexikon der altgermanischen Namen*, 2 vol., Vienne.

- Remacle (L.), 1984. *La Différenciation des géminées mm, nn en mb, nd. Sur l'étymologie des termes landon et flamber et des toponymes hambê, hambâ*, Paris.
- Richter (E.), 1934. *Beiträge zur Geschichte der Romanismen. I. Chronologische Phonetik des Französischen bis zum Ende des 8. Jahrhunderts*, Halle.
- Rohlf (G.), 1966. *Einführung in das Studium der romanischen Philologie. Allgemeine Romanistik, französische und provenzalische Philologie*, Heidelberg.
- Rohlf (G.), 1970. *Le Gascon. Étude de philologie pyrénéenne*, 2^e éd., Tübingen/Pau.
- Ronjat (J.) 1930-1941. *Grammaire istorique des parlers provençaux modernes*, 4 vol., Montpellier.
- Rouche (M.), 1979. *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes (418-781), naissance d'une région*, Paris.
- Samaran (C.) / Loubès (G.), 1979. *Comptes consulaires de Montréal en Condomois (1458-1498)*, Paris.
- Saralegui (C.), 1992. «Aragonés/Navarro. Evolución lingüística externa e interna», in: G. Holtus / M. Metzeltin / C. Schmitt (éd.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik* 6/1, Tübingen, 37-54.
- Schmitt (C.), 1978. «Quelques particularités du vocabulaire roman de la Gascogne», in: *Hommage à Jean Ségué* 2, Toulouse, 319-326.
- Straka (G.), 1987. «Langues et parlers de France au Moyen Âge: quelques considérations sur la liberté de leur emploi», in: *Les Libertés au Moyen Âge, Festival d'histoire de Montbrison, 1^{er}-5 octobre 1986*, 405-417 [consulté en tiré à part].
- Tagliavini (C.), 1969. *Le origini delle lingue romanze*, 5^e éd., Bologne.
- TLF = *Trésor de la Langue Française*, 16 vol., Paris, 1971-1994.
- Vincent (A.), 1937. *Toponymie de la France*, Bruxelles.
- Wartburg (W. von), 1941. *Les Origines des peuples romans*, Paris.
- Wartburg (W. von), 1967. *La Fragmentation linguistique de la Romania*, Paris.
- Wolfram (H.), 1990. *Histoire des Goths*, Paris.
- Wüest (J.), 1979. *La Dialectalisation de la Gallo-Romania. Problèmes phonologiques*,

